

# LE GEÔLIER DE PHILIPPES

(1836)



# LE GEOLIER DE PHILIPPES

« Le peuple aussi se souleva contre eux; et les  
« gouverneurs, ayant fait déchirer leurs robes, or-  
« donnèrent qu'ils fussent battus de verges. Et  
« après qu'on leur eut donné plusieurs coups, ils les  
« mirent en prison, en recommandant au geôlier  
« de les garder sûrement. Le geôlier, ayant reçu  
« cet ordre, les jeta dans le fond de la prison et  
« leur serra les pieds dans des ceps. Or, sur le mi-  
« nuit, Paul et Silas étant en prières chantaient les  
« louanges de Dieu; et les prisonniers les écou-  
« taient. Tout à coup il se fit un grand tremble-  
« ment de terre, et sorte que les fondemens de  
« la prison furent ébranlés; et incontinent toutes  
« les portes s'ouvrirent, et les liens de tous se dé-  
« tachèrent. Sur quoi le geôlier, s'étant éveillé et  
« voyant les portes de la prison ouvertes, tira son  
« épée et allait se tuer, pensant que les prisonniers  
« s'étaient échappés. Mais Paul cria à haute voix  
« Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici!  
« Alors, ayant demandé de la lumière, il entra pré-  
« cipitamment, et, tout tremblant, il se jeta aux  
« pieds de Paul et de Silas; et les ayant menés de-  
« hors, il leur dit : Seigneurs, que faut-il que je  
« fasse pour être sauvé? Ils répondirent : Crois au  
« Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé, toi et ta  
« maison. Et ils lui annoncèrent la parole du Sei-  
« gneur, et à tous ceux qui étaient dans sa maison.  
« Et les ayant pris à cette même heure de la nuit, il  
« lava leurs plaies; et aussitôt après il fut baptisé,  
« lui et tous les siens. Et les ayant menés dans sa  
« maison, il leur servit à manger, et il se réjouit  
« avec toute sa maison, ayant cru en Dieu. »

(ACTES XVI, 22-34.)

Mes frères,

L'histoire que nous venons de vous lire abonde en  
instructions salutaires. Cette puissance souveraine

avec laquelle Dieu fait tourner à l'accomplissement de ses desseins jusqu'aux précautions prises pour les traverser ; ce Dieu de miséricorde mettant le salut des âmes à un si haut prix qu'il ne le croit pas trop acheté, ni par l'ébranlement de la terre, ni par les souffrances mêmes de ses serviteurs ; ces fidèles apôtres « prêchant « la Parole en temps et hors de temps, » et ces prières, ces cantiques, à minuit, dans une prison ; ce séjour d'ignominie les mettant en contact avec des âmes élues de Dieu, et l'Évangile porté à des prisonniers, après avoir été repoussé par les gouverneurs ; ce païen mis aux portes de la mort pour recevoir la vie éternelle, et le salut entrant à la fois dans son cœur et dans sa maison ; cet échange de bienfaits entre des captifs qui annoncent « la bonne nouvelle de la grâce » à leur gardien, et un geôlier qui lave les plaies de ses prisonniers ; ce baptême de toute une famille au milieu de la nuit ; ce repas, ces entretiens, cette sainte joie : que de leçons accumulées dans quelques versets de cette Parole, dont l'inépuisable fécondité suffirait à elle seule pour montrer qu'elle n'est pas sortie de la main des hommes !

Mais parmi ces sujets, il en est un, la conversion du geôlier, qui l'emporte en intérêt sur tous les autres, et que je propose aujourd'hui à votre attention ; non pour vous faire contempler avec une émotion stérile la grâce que Dieu a faite à ce pauvre païen, mais pour vous porter, vous qui vous appelez chrétiens, à saisir

le même salut. Car, sachez-le bien : ce ne sont pas seulement les païens ou les impies qui ont besoin de conversion ; c'est tout homme, quel qu'il soit ; c'est vous, oui, vous-même. Ni votre naissance ni votre baptême ne fait de vous un enfant de Dieu, un vrai disciple de Jésus-Christ. « Il vous faut être nés de nouveau. Si vous ne vous convertissez, vous périrez. <sup>1</sup> »

Deux choses nous frappent dans l'histoire du géôlier de Philippes : sa question, « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » et la réponse des apôtres, « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » La disposition d'esprit que cette question révèle, et la doctrine que renferme cette réponse, concourent l'une et l'autre à la conversion de ce païen. Vainement le géôlier se fût écrié dans l'angoisse d'une âme qui a faim et soif de pardon : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » si les serviteurs de Jésus-Christ ne lui eussent fait connaître dans quelle voie il pouvait trouver le salut. Vainement aussi les apôtres eussent proclamé cette doctrine de vie éternelle : « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé, » si elle n'eût trouvé dans leur nouveau disciple un cœur préparé pour la recevoir. Mes frères, ces deux choses sont nécessaires à votre conversion comme à la sienne. Me voici prêt à vous apporter, comme les apôtres au géôlier, la pure doctrine de Jésus-Christ, pourvu que vous m'apportiez, comme le géôlier aux apôtres, un cœur qui soupire

<sup>1</sup> Jean III, 8. Luc XIII, 3.

après le salut. Mais parce que cette préparation manque au plus grand nombre, c'est par là que je dois commencer; et je ne puis vous annoncer avec fruit la grâce de Dieu, à vous qui « êtes encore dans vos péchés, » qu'après que je vous aurai rendu insupportable la condition dans laquelle vous avez vécu jusqu'à ce jour. Oh! puisse ce discours faire pour vous, sous la bénédiction d'en haut, ce que fit pour le geôlier la scène émouvante dont il fut témoin, et vous amener de l'indifférence au tremblement, et du tremblement à la délivrance!

Le geôlier ne s'écria pas du premier abord en voyant les apôtres : « Que faut-il que je fasse pour être « sauvé? » Ignorant, incrédule, païen, loin de sentir le péril auquel son âme était exposée, à peine savait-il qu'il eût une âme à sauver. Par quel chemin Dieu le conduisit-il à découvrir sa triste condition et à souhaiter si ardemment d'en sortir? Quelques versets de notre texte vont nous l'expliquer : « Sur quoi le geô-  
« lier, s'étant éveillé et voyant les portes de la prison  
« ouvertes, tira son épée et allait se tuer, pensant que les  
« prisonniers s'étaient échappés. Mais Paul cria à haute  
« voix : Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici!  
« Alors, ayant demandé de la lumière, il entra précipi-  
« tamment, et, tout tremblant, il se jeta aux pieds de  
« Paul et de Silas; et les ayant menés dehors, il leur dit :  
« Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé? »

Ce récit nous montre par quel enchaînement de pensées le geôlier passe de son indifférence ordinaire à la question qui s'échappe aujourd'hui de son âme angoissée. Et d'abord, nous le voyons rendu attentif à sa misère, et par là commençant à reconnaître qu'il a besoin d'une délivrance. Le voici réveillé en sursaut par le tremblement de la terre : il ouvre les yeux, et « voit les portes de la prison ouvertes. » À cette vue, que fait-il ? Il se trouble, il se croit perdu ; perdu devant Dieu ? non, pas encore ; mais perdu devant les hommes. Il ne doute pas que ses prisonniers n'aient saisi l'occasion qui leur est offerte de s'évader. Il se trompait : Paul et Silas sont demeurés prisonniers volontaires dans le lieu où la malice des hommes les avait enfermés, et où la puissance de Dieu vient de les rendre libres, plus jaloux de constater leur innocence que d'échapper aux coups de leurs ennemis ; et leurs compagnons de captivité, tout étrangers qu'ils sont à de si nobles sentiments, sont comme enchaînés à leur place par l'exemple de ces hommes extraordinaires.

Mais enfin le geôlier les croit tous en fuite. Il se figure aussitôt l'indignation des gouverneurs, qui les avaient si expressément recommandés à sa vigilance ; confus, tremblant, hors de lui, il ne lui reste qu'à trancher de sa main une vie réservée à la vengeance des lois : « il tire son épée et veut se tuer. » L'infortuné ! quelle triste lumière répandue tout à coup sur sa condition ! Jusque-là peut-être il avait passé pour

un homme heureux : mais la même main qui vient d'entr'ouvrir la terre semble entr'ouvrir aussi ce cœur longtemps fermé, et y montrer à découvert un fond d'amertume caché sous un air de tranquillité qui le séduisait lui-même tout le premier. Le voilà, misérable jouet des événements, esclave des caprices de ses maîtres, content s'il jouit de leur faveur, désespéré dès qu'un accident l'expose à leur colère, juste ou injuste ! Le voilà enfin si peu attaché à la vie, qu'il la jette loin de lui à la première crainte d'un jugement, comme pour épargner à d'autres la peine de la lui ravir ! Et que deviennent alors les joies qu'il a pu goûter en des temps meilleurs ? Que vaut un bonheur qui dépend de la fortune, des événements, des hommes, du premier venu, de tout enfin excepté de celui qui pense le posséder ? Ah ! si le geôlier de Philippes a pu se croire heureux autrefois, il découvre aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été ; et il apprend à ne faire pas plus de compte de sa félicité que de sa vie, qu'il met à la pointe de son épée. Il ne s'écrie point encore : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Il ne cherche point encore le pardon de Dieu ; il n'en sent pas encore le besoin. Mais il se sent malheureux : c'est un commencement de lumière, et un premier pas que Dieu lui fait faire dans la connaissance de son propre cœur, en attendant qu'il en sonde plus profondément la plaie.

Et vous, mes frères, qui n'avez pas encore donné votre cœur à Jésus-Christ, êtes-vous heureux ? Je ne

parle point ici, vous le comprenez, de ce bonheur matériel que donnent les choses du dehors : je parle d'un bonheur qui a son siège dans l'âme ; et pour rendre ma question plus simple, je veux supposer que vous avez tout ce qui peut faire un homme heureux selon le monde. Vous êtes, je le veux, bien partagé de la fortune, honoré dans la société, entouré d'une famille aimable et qui vous aime : avez-vous la paix dans le cœur ? êtes-vous heureux ?

Et d'abord, si vous êtes un de ces hommes que le cours ordinaire de leurs pensées a conduits, quand tout semblait tranquille au dehors, à la même extrémité où une terreur soudaine précipita le géolier de Philippines ; de ces hommes qui se sont écriés plus d'une fois : « Il me vaut mieux mourir que vivre, » et qui plus d'une fois ont été près de choisir l'une de ces mille morts que le suicide invente aujourd'hui, oh ! alors il n'est pas nécessaire de vous demander si vous êtes heureux. Quel plus noir abîme d'angoisse y a-t-il au monde que le cœur d'un suicide ? Quand la tristesse d'un homme est due à quelque accident de sa vie, il reste encore l'espérance de l'en voir délivré par un changement qui peut survenir dans sa position. Mais quand la tristesse d'un homme ne vient que de son propre cœur ; quand c'est l'âme elle-même qui est le tourment de l'âme, et la vie elle-même qui est le fardeau de la vie, que faire, que de reconnaître en gémissant qu'il n'y a rien à faire (rien, selon le monde),

et qu'un tel homme, plus à plaindre encore que ce prisonnier qu'on nous peint dans les extrémités de la faim se repaissant de sa propre chair, est réduit à dévorer la substance même de son âme dans les horreurs de son désespoir ? Et qu'imagine-t-il donc pour échapper à lui-même comme à son plus cruel ennemi ? Le pourra-t-il ? Je ne demande pas : « Où ira-t-il loin de l'esprit de Dieu ? où fuira-t-il loin de sa face ? » Mais je demande ; Où ira-t-il loin de son propre esprit ? où fuira-t-il loin de sa propre face ? Où peut-il se retirer, qu'il ne s'y suive lui-même ? où se cacher, qu'il ne s'y trouve encore ? Insensé, dont la folie égale la misère, quand tu te seras tué, on dira : « Il est mort ; » mais ce sont les autres qui le diront, ce ne sera pas toi-même. Tu seras mort pour ton peuple, pour ta ville, pour ta maison. Mais pour toi-même, mais pour ce qui pense en toi, hélas ! pour ce qui souffre en toi, tu vivras toujours ! et comment ne vois-tu pas que pour cesser d'être malheureux, ce n'est pas ta place qu'il faut changer, c'est ton cœur ? Que tu disparaises sous les flots, qu'un plomb meurtrier brise ta tête ou qu'un poison subtil glace tes veines, quoi que tu fasses et où que tu ailles, tu n'y peux aller qu'avec toi, qu'avec ton cœur, qu'avec ta misère. Que dis-je ? Tu y vas avec un compte de plus à rendre à la rencontre du grand Dieu qui doit te juger, Tu y vas avec une éternité de plus pour souffrir, et avec le temps de moins pour te convertir. A moins que tu ne t'imagines peut-être, parce que l'œil de l'homme ne

voit rien après cette vie, que cette vie n'ait point de suite ? Mais non, tu ne saurais le penser. Quand tous les autres pourraient croire que tout meurt avec le corps, toi, tu ne le pourrais point. Tu as une preuve d'immortalité qui t'appartient en propre. La tristesse qui te consume est quelque chose de trop intime et de trop profond pour se dissoudre avec tes organes, et ce qui est capable de tant souffrir ne peut pas s'aller perdre dans la terre. Les vers hériteront de la poussière de ton corps : mais l'amertume de ton âme, qui en héritera ? Ces désirs immenses, ces tourments affreux que tu sens au dedans de toi ; ces hauteurs des cieux, ces profondeurs de l'enfer, qu'y a-t-il au monde d'assez grand et d'assez abaissé, d'assez glorieux et d'assez avili pour les revêtir en ta place ? Non, tu ne saurais jamais te persuader que tu mourras tout entier ; ou si tu pouvais te le figurer, tu n'en serais que plus insensé, plus misérable encore !

Mais laissons ce cas extrême (si l'on peut encore appeler de ce nom une fureur devenue si commune), et venons à vous qui n'avez point, qui n'avez jamais eu de si lugubres pensées : êtes-vous heureux ? Si vous avez été jusqu'à présent à l'abri de ces coups qui peuvent détruire votre prospérité, que savez-vous s'ils ne vous atteindront point à l'avenir, comme ils en ont atteint tant d'autres, à droite, à gauche, loin de vous, près de vous ? et la seule pensée que votre bonheur peut chaque jour « prendre des ailes et s'envoler, » ne

suffit-elle pas pour en troubler la jouissance, même aujourd'hui qu'il vous demeure? Mais fût-il en votre pouvoir de le retenir, ne sentez-vous pas que des biens de cette nature ne peuvent pas vous rendre véritablement heureux? Approchez, regardez, cherchez : y trouvez-vous rien qui soit digne de satisfaire une âme telle que la vôtre? rien d'immense, rien d'infini, rien qui ressemble à un océan où vous puissiez, au gré du besoin qui vous travaille, vous plonger, vous tourner de tous les côtés et n'en jamais découvrir ni le fond ni les bords? Prenez ce que vous avez de joies plus vives et plus nobles tout à la fois, les affections de famille, les tendres affections d'un époux, d'un père, d'un enfant; source de tant de douceurs, hélas! et de tant de larmes. Je ne veux pas vous rappeler ici que ces joies dépendent de la vie de ceux que vous aimez, c'est-à-dire d'un souffle, d'un faux pas, d'une pierre qui tombe, d'un refroidissement dans l'air, et d'une de ces mille petites causes qui peuvent trancher une existence d'homme. Mais n'est-il pas vrai qu'elles ne remplissent pas tellement votre cœur qu'elles n'y laissent aucun vide; qu'elles ne peuvent pas vous tenir lieu de tout, vous consoler de tout? et si les attachements du cœur devaient vous consoler de tout le reste, qui vous consoleraient des chagrins qui naissent de ces attachements eux-mêmes? N'est-il pas vrai qu'après avoir été assis au banquet domestique, où entouré des objets d'un amour si pur et si tendre, il vous a semblé peut-

être qu'il ne vous manquait rien, vous ne pouvez rentrer dans la solitude de votre cabinet, que vous ne sentiez votre âme soupirer encore après quelque autre chose qu'aucune créature ne lui peut donner? N'est-il pas vrai que vous n'échappez à la tristesse que par une sorte d'étourdissement perpétuel, remède pire que le mal même; que si vous venez à vous recueillir, si vous méditez sur la vie, sur ses biens et ses maux; si vous vous demandez où vous êtes, où vous allez, ce que vous faites ici-bas, vous ne tardez pas à tomber dans une humeur noire; et que si elle finit par se dissiper, ce n'est pas que vous en ayez triomphé par une méditation plus profonde, mais c'est que vous l'avez étouffée dans les affaires ou dans les plaisirs? N'est-il pas vrai enfin que les hommes les plus gais ne sont pas les plus réfléchis; et que s'il se trouve quelque esprit porté aux contemplations sérieuses, on peut presque assurer d'avance qu'il le sera à la mélancolie? à la mélancolie, qui, à le bien prendre, est plus souvent une force qu'une faiblesse, et qu'on pourrait appeler un privilège accordé à quelques-uns de sentir la misère de tous; en sorte que le mélancolique à qui les heureux de la vie demandent mollement : « Pourquoi donc êtes-vous « triste ? » pourrait à bon droit leur répondre : « Mais « plutôt, vous, comment ne l'êtes-vous pas ? » Y a-t-il quelqu'un de vous qui puisse dire que tout cela n'est pas vrai? quelqu'un qui puisse descendre dans le fond de son cœur et y trouver ce contentement intérieur,

paisible, inaltérable, sans lequel il n'y a pas de vrai bonheur pour une âme d'homme? Eh bien ! mes frères, si vous sentez votre misère, n'en doutez pas, il vous reste un chemin pour en sortir. Mais il n'est pas temps encore de vous le montrer. Il faut d'abord qu'achevant de vous connaître, vous découvriez à la racine du mal que nous venons de vous dévoiler, un autre mal plus profond encore. Souffrez jusqu'au bout cette opération douloureuse, mais salutaire : c'est la charité qui nous commande de ne vous point épargner ; et Dieu nous en donne l'exemple dans les voies de sa miséricorde sur le geôlier.

Tandis que le geôlier levait sur lui-même une main homicide, il est subitement arrêté par ce cri de saint Paul, qui paraît avoir porté dans son âme une lumière nouvelle et changé tout le cours de ses pensées : « Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici ! » On comprend ce qu'a dû faire éprouver au geôlier une telle parole dans un tel moment. Car d'abord, cela seul qu'aucun de ses prisonniers ne s'était échappé, quand ils le pouvaient si facilement, suffisait pour lui montrer qu'il y avait ici quelque chose d'extraordinaire : et une fois rendu attentif à ce qu'il venait d'entendre, on se demande ce qu'il devait plus admirer dans ce cri : « Ne te fais point de mal, » ou de cette paix céleste qui gardait l'âme de saint Paul jusque dans les plus cruelles souffrances et qui contrastait si vivement avec le trouble de son propre cœur, ou de cette charité sur-

humaine qui rendait saint Paul insensible à ses maux et ne lui laissait d'attention que pour le péril de son gardien. Quoi ! devait penser le pauvre païen, pas une plainte pour eux-mêmes et tant de sollicitude pour leurs ennemis ! Qui sont-ils, ces hommes si différents des autres, et d'où leur viennent des pensées que je n'ai jamais trouvées que chez eux seuls ? Y aurait-il donc quelque vérité dans cette mission divine qu'ils s'attribuent, et qui m'avait paru comme à tout le peuple une œuvre de mensonge et de séduction ? Et s'ils sont ce qu'ils disent être, qui suis-je moi-même ? moi, leur geôlier ; moi, leur bourreau ? Mais au reste, si l'exclamation de saint Paul était bien faite pour obliger le geôlier à rentrer en lui-même, une voix plus puissante encore dut parler à sa conscience, quand il considéra les prodiges qui venaient de s'opérer, la terre tremblant, les fondements de la prison ébranlés, les portes s'ouvrant d'elles-mêmes et les chaînes tombant des mains des prisonniers. La protection visible dont le ciel couvrait les apôtres donnait un caractère plus odieux à l'injustice avec laquelle le monde les persécutait ; elle faisait voir au geôlier, dans sa propre conduite, un attentat, non-seulement contre des hommes excellents, mais encore contre ce Dieu souverain qui les envoyait et qui veillait sur eux ; enfin elle lui mettait devant les yeux la crainte due au Seigneur et la majesté redoutable de ses jugements : et que fût-il devenu si une voix charitable n'eût retenu sa main

déjà levée, et s'il eût été précipité devant le tribunal de Dieu sans repentir et sans pardon? Alors, mis en présence, non plus des gouverneurs et de la justice humaine, mais de Dieu et de son tribunal suprême, sa conscience se réveille par degrés, et fait succéder au sentiment de sa misère, le sentiment plus profond encore de sa culpabilité et de la condamnation qu'il a encourue. Puis, comme les preuves qu'il a vues de la mission divine des apôtres ont commencé de lui inspirer ce mouvement de repentance, ce mouvement à son tour le rend plus accessible à ces preuves, et le pressant besoin qu'il éprouve de leur message achève de lui en persuader la vérité. C'est ainsi que s'élevant à de plus hautes pensées, comprenant désormais qu'il porte en lui une âme qu'il faut sauver, rappelant dans sa mémoire les crimes de sa vie passée, saisi d'effroi, pénétré de componction, mais espérant en même temps que ces hommes de Dieu pourront lui apprendre un chemin pour « fuir la colère à venir, » il jette son épée, il demande de la lumière, il court, ou, suivant l'expression du texte original, « il saute » dans la prison, « il se précipite tout tremblant aux pieds de Paul et de « Silas, » il se relève comme hors de lui-même, « il les « mène dehors, » et leur crie enfin, dans l'angoisse d'une âme qui vient de faire la découverte de son état devant Dieu : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour « être sauvé? »

Je reviens à vous, mes chers frères. Auriez-vous

besoin qu'en vous annonçant l'Évangile on reprît les choses d'aussi haut? Faudrait-il commencer par vous persuader, à vous qui vous appelez chrétiens, que les apôtres « ont parlé poussés par le Saint-Esprit, » et que ce qu'ils ont écrit est « la parole de Dieu? » Quoi qu'il en soit, « si vous demandez des preuves<sup>1</sup>, » pensez; vous que nous n'en ayons pas d'aussi fortes à vous donner que celles qui ont touché le geôlier de Philippes? Il vous semble peut-être que les preuves qui l'ont convaincu vous auraient convaincus comme lui si elles vous eussent été accordées. Détrompez-vous. L'avantage que le geôlier a sur vous, ce n'est pas une plus grande lumière, c'est un esprit plus candide. Placez-vous, tels que vous êtes, en présence des preuves qui ont convaincu le geôlier, et vous ne serez pas convaincus. Vous trouverez à ce tremblement de terre quelque cause naturelle; vous trouverez à cette patience, à cette charité des apôtres quelque motif secret et intéressé; vous ne serez convaincus, ni par ces preuves, ni par aucune autre preuve, l'eussiez-vous choisie vous-mêmes, parce que vous ne voulez pas être convaincus: et si vous n'écoutez pas les témoins que Dieu vous a donnés, c'est Jésus-Christ qui l'a dit, et qui l'a dit pour ceux-là mêmes qui n'avaient que l'Ancien Testament: « Vous ne seriez pas non plus persuadés, quand quelqu'un des morts ressusciterait<sup>2</sup>. » Mais au contraire, placez le geôlier de Philippes en pré-

<sup>1</sup> 2 Cor. XIII, 3. — <sup>2</sup> Luc XVI, 31.

sence de ces preuves que vous accusez d'insuffisance : montrez-lui l'histoire contemporaine rendant un plus éclatant témoignage aux faits de Jésus-Christ et de ses apôtres qu'à ceux d'un César ou d'un Pompée ; montrez-lui cette charité qu'il admire en Paul et en Silas partagée par tous leurs compagnons d'œuvre, des vertus au-dessus de l'homme devenues communes sur la terre, et l'Évangile trouvant autant de martyrs que de confesseurs ; montrez-lui cet Évangile, tout faible, tout pauvre, tout méprisé qu'il est, balayant les obstacles sans nombre accumulés sur son chemin, subjuguant de conquête en conquête la terre entière, et fondant ici, au cœur des Gaules, sur le théâtre du culte des druides, un temple où un serviteur de Jésus-Christ prêche librement aujourd'hui la doctrine de Jésus-Christ ; montrez-lui les prodiges que « cette doctrine de vie » opère encore dans le cœur de tous ses vrais disciples, et qui, changeant pour eux la foi en vue et les promesses en expérience, les contraignent de s'écrier : « J'étais aveugle, et maintenant je vois ; » montrez-lui Jésus-Christ de Nazareth rassemblant dans sa personne tous les signes qui devaient caractériser le Messie, et chaque événement de son étonnante histoire accomplissant quelque trait de cette prophétie qui remonte jusqu'à la création, et dont la dernière page était écrite depuis cinq cents années quand il vint au monde ; que dis-je ? montrez-lui le peuple d'Israël, ce peuple unique, vérifiant aujourd'hui, sous vos yeux, les prédictions du

premier de ses prophètes, mort depuis plus de trois mille ans, et se dispersant pour porter sous tous les cieux un témoignage toujours vivant de la gloire de celui que ses mains ont crucifié ; montrez-lui tout cela et dites, si vous l'osez, qu'il ne sera pas persuadé, je dis plus, qu'il ne vous enviera pas le privilège d'une lumière si abondante au prix de ce faible rayon qui pénétra jusqu'à lui dans les ténèbres d'une prison païenne ! Mais enfin, voulez-vous comme lui achever d'ouvrir les yeux ? Voulez-vous de bonne foi vous débarrasser de je ne sais quelle incertitude qui vous poursuit encore, comme en dépit de la vérité et de vous-mêmes ? Interrogez, comme lui, votre conscience, Connaissez à votre tour votre état devant Dieu ; et quand vous aurez appris à vous voir tels que vous êtes, coupables, condamnés, perdus, oui perdus, croyez-moi, ce qui peut vous rester de doute sur la divinité de l'Évangile « tombera comme des écailles de vos yeux, » et un cœur altéré du salut que l'Évangile proclame vous en dira plus sur l'inspiration des apôtres que toutes les apologies du monde.

Eh bien ! je vous le demande, mes chers frères, ne vous reconnaissez-vous pas, en effet, coupables, condamnés, perdus ? Seriez-vous de ceux qui se contentent de n'être pas des scélérats ou des impies, et qui se figurent que le juge suprême s'en contentera comme eux ? Le connaissez-vous si mal ? vous connaissez-vous si mal vous-mêmes ? et pouvez-vous nier

enfin que vous ne soyez, chacun de vous, un pauvre pécheur qui a transgressé tous les commandements de Dieu ? Prenons pour exemple ces dix commandements qu'on vous lit chaque dimanche, et qui renferment en abrégé sa loi tout entière. N'en avez-vous violé aucun ? que dis-je ? ne les avez-vous pas violés tous, depuis le premier jusqu'au dernier ? N'avez-vous jamais eu d'autres dieux devant la face du vrai Dieu, et ne vous êtes-vous jamais fait des images taillées pour vous prosterner devant elles ? c'est-à-dire, n'avez-vous point aimé quelque autre chose plus que Dieu, et ne vous êtes-vous point fait des idoles de votre argent, de vos convoitises, de vos affections ? N'avez-vous jamais pris le nom de Dieu en vain, jamais mêlé ce nom trois fois saint à des propos frivoles, à des plaisanteries indignes, à d'affreux sarcasmes ? N'avez-vous jamais profané le jour que l'Éternel a béni et sanctifié, ni par des soins étrangers, ni par des amusements contraires au saint repos de Dieu ? N'avez-vous jamais manqué à l'honneur que vous devez à vos pères et à vos mères ? N'avez-vous jamais tué, c'est-à-dire, comme l'explique un apôtre, nourri quelque sentiment de haine ou de vengeance<sup>1</sup> ? N'avez-vous jamais commis adultère, c'est-à-dire, comme l'explique le Seigneur, regardé une femme avec des yeux de convoitise<sup>2</sup> ? N'avez-vous jamais dérobé, jamais employé pour faire fortune quelque-une de ces fraudes ou de ces infidélités dont le

<sup>1</sup> 1 Jean III, 15. — <sup>2</sup> Matth. V. 28.

commerce est si rempli ? N'avez-vous jamais dit de faux témoignage, jamais calomnié, jamais médit, jamais menti ? N'avez-vous jamais convoité ni la maison de votre prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à votre prochain ? Ah ! si vous hésitez à vous condamner vous-mêmes, voici ce que déclare de vous, de chacun de vous, Dieu dans sa Parole : « Il n'y en a  
« point qui fasse le bien, non, pas même un seul. De  
« mille articles, ils ne peuvent répondre sur un seul.  
« Tous ont péché. Que toute bouche soit fermée, et  
« que tout le monde soit reconnu coupable devant  
« Dieu<sup>1</sup>. »

Mais si vous avez péché, comment ne redouteriez-vous pas la justice divine ? Devant elle, que deviennent vos péchés ? Seront-ils, pensez-vous, ignorés, oubliés, tolérés : mais quelle idée vous formez-vous donc, je vous en conjure, de « celui qui juge toute la terre<sup>2</sup> ? » Seront-ils recherchés et punis : mais alors quel sera votre partage ?... Si vous ne frémissiez pas à cette pensée, c'est par une raison qui loin de pouvoir vous servir d'excuse, ne fait que vous rendre plus coupables : c'est que vous êtes, depuis votre naissance, tellement enveloppés dans le péché, que vous le respirez comme l'air, que vous le buvez comme l'eau, qu'il est devenu en vous comme une seconde nature, tandis que s'il se montrait à vous pour la première

<sup>1</sup> Rom. III, 12, 19, 22. Job IX. 3. — <sup>2</sup> Gen. XVIII, 25.

fois, il apparaîtrait à vos yeux comme une nouveauté épouvantable. Le péché ! la loi suprême foulée aux pieds, l'ordre du monde méconnu, la créature se révoltant contre le Créateur, l'homme levant la main contre Dieu, et pour comble d'injustice, cet égaré, cet ingrat, cet impie justifiant sa révolte, s'il n'en plaisante pas, et disant sans s'émouvoir : Quel mal ai-je fait ? Quoi qu'il en soit, si vous hésitez à prononcer vous-mêmes votre sentence, écoutez ce que déclare de vous, de chacun de vous, Dieu dans sa Parole : « Maudit est « quiconque ne persévère point dans toutes les choses « qui sont écrites au livre de la loi. Le salaire du « péché, c'est la mort. Les méchants iront aux peines « éternelles. <sup>1</sup> » Je n'ignore pas que nous ne pouvons parler des peines éternelles sans faire sourire d'incrédulité certains auditeurs : toutefois, prenez-y garde ! Vous ne croyez pas qu'il y ait des peines éternelles : mais en êtes-vous bien sûr ? Qui vous l'a dit ? Que si vous demandez à votre tour qui nous a dit qu'il y a des peines éternelles, c'est Dieu dans sa Parole : « Les méchants iront aux peines éternelles. » Êtes-vous bien sûr qu'entre la Bible qui affirme et vous qui niez, l'erreur soit du côté de la Bible et la vérité du vôtre ? Êtes-vous bien sûr que vous soyez juge impartial dans votre propre cause, et dans une cause si redoutable ? Êtes-vous bien sûr qu'un sentiment secret que vous avez encouru les peines éternelles, s'il y en a, ne soit

<sup>1</sup> Gal. III, 10. Rom. VI, 23. Matth. XXV, 46.

pour rien dans votre persuasion qu'il n'y en a point? Ah! ne cherchez pas à vous étourdir! mais plutôt, tandis qu'il en est temps encore, reconnaissez, avec le geôlier de Philippes, que vous êtes pécheur, condamné, perdu, et qu'enfin vous avez sujet de vous écrier comme lui, dans le trouble d'une âme exposée à un affreux péril, mais à qui ce péril même achève de révéler qu'il y a dans l'Évangile une doctrine de salut : Que faut-il, ah! que faut-il que je fasse pour être sauvé?

Je me figure ce que durent éprouver Paul et Silas en entendant ces paroles sortir de la bouche du geôlier. Oh! quelle joie, quelle joie! Je crois les voir, ces fidèles serviteurs de Jésus-Christ, tour à tour portant les yeux sur ce pauvre païen, naguère leur gardien farouche, désormais leur disciple docile; les tournant l'un vers l'autre, comme pour se féliciter mutuellement et d'un air qui semble dire : Quelle œuvre le Seigneur vient de faire! qu'il est puissant! qu'il est fidèle! les levant au ciel avec un sentiment pareil à celui qu'inspire aux anges qui l'habitent la conversion d'un pécheur; et peut-être jetant aussi en passant un regard sur eux-mêmes, sur leurs vêtements déchirés, sur leurs pieds meurtris, sur le sang qui coule de leurs plaies, et bénissant des souffrances qui viennent d'enfanter une âme à Jésus-Christ! Il est vrai que le geôlier n'a pas encore trouvé la délivrance après laquelle il soupire : mais il la cherche d'un cœur sincère; et Paul et Silas

savent que « celui qui cherche trouve. » Ils savent qu'une âme ainsi préparée n'a plus besoin que d'entendre la bonne nouvelle du salut : elle la recevra, elle la saisira avec le sentiment qu'exprimait si vivement un prophète : « Tes paroles se sont-elles trouvées ? je les ai dévorées <sup>1</sup>. » Et nous, mes frères, avec quelle confiance ne vous annoncerions-nous pas la grâce du Seigneur Jésus, si nous pouvions espérer seulement que vous avez été conduits à la désirer, à la chercher de tout votre cœur ! Ames « travaillées et « chargées, » que je ne connais pas, mais que Dieu connaît ; vous qui auriez voulu vous jeter avec le géôlier aux pieds des apôtres et leur crier à votre tour : « Que « dois-je faire ? » rassurez-vous : vous pouvez trouver une réponse dans ce temple aussi bien que dans la prison de Philippes. Jésus ne nous a-t-il pas dit : « Je « suis avec vous jusqu'à la fin du monde ? » Sa Parole est entre nos mains comme elle était dans la bouche des apôtres. Paul, tout mort qu'il est, nous parle encore : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras « sauvé. »

« Crois, » et non pas « fais : » voilà l'Évangile ; voilà ce qui le distingue de tous les systèmes humains. Toutes les doctrines que l'homme a imaginées, et toutes les fausses interprétations que l'homme a données de la doctrine de Dieu, depuis la religion du fakir

<sup>1</sup> Jér. XV, 16.

ou du bramine jusqu'à celle du formaliste ou du rationaliste, disent au pécheur : Fais, et tu vivras. Fais le sacrifice de ta vie, de ta santé ou de ton bien-être ; précipite-toi sous les roues sanglantes du char de Jaggernaut ; assieds-toi sur la terre, et tiens ton bras étendu jusqu'à ce qu'il se roidisse et se dessèche ; garde jusqu'à la fin de tes jours un silence absolu, et tu auras le pardon de tes péchés. Ou encore : Fais des pénitences ; entreprends un long pèlerinage ; quitte la société de tes semblables et ensevelis-toi vivant dans une triste solitude ; jeûne, abstiens-toi, macère-toi, crucifie-toi, et tu auras le pardon de tes péchés. Ou enfin : Fais de bonnes œuvres ; assiste les pauvres, visite les malades ; lutte contre tes penchants, sois sobre, juste, irréprochable, et tu auras le pardon de tes péchés. Doctrines aveugles, qui confondant les conditions de la loi qui condamne l'homme pécheur, avec les promesses de l'Évangile qui absout l'homme condamné, « ne comprennent ni ce qu'elles disent ni ce qu'elles affirment, tout en voulant enseigner la loi<sup>1</sup> ! » Doctrines impuissantes, qui ne savent donner à un malade que des conseils que sa maladie elle-même l'empêche de suivre ; qui disent au paralytique : Marche ; à l'aveugle : Vois ; et au pécheur : Ne pêche point ! Mais en même temps doctrines corruptrices, qui en invitant l'homme coupable à chercher sa délivrance en lui-même, l'enveloppent dans sa propre misère ; ajoutent aux péchés

<sup>1</sup> 1 Tim. I, 7.

qui l'ont perdu, le péché plus grand d'un orgueil qui lui fait accroire qu'il peut se sauver ; et d'un pauvre géôlier de Philippes font un superbe pharisien de Jérusalem ! Oh ! combien différent est le langage de l'Évangile : « Crois. » Cesse de te consumer en efforts stériles pour opérer toi-même ta réconciliation avec Dieu : tu n'y réussiras jamais. Tu t'es perdu, mais tu ne peux pas te sauver. Tu ne peux rien apporter, rien sacrifier, rien accomplir pour « le rachat de ton âme<sup>1</sup>. » Sors de toi-même, regarde plus haut, crois ! Il te reste un moyen d'être délivré : mais c'est en désespérant absolument de toi ; c'est en te condamnant sans réserve ; c'est en te mettant à ta véritable place, qui est celle d'un pécheur digne du feu éternel ; c'est en criant à Dieu : Grâce, grâce ! sois apaisé envers moi pécheur<sup>2</sup> ! « Vous êtes sauvés par grâce, par la foi : « cela ne vient point de vous ; c'est un don de Dieu ; « ce n'est point par les œuvres, afin que nul ne se « glorifie. » C'est par la foi que fut sauvé Abraham, ce père des croyants. « Il crut à Dieu, et cela lui fut « imputé à justice. Or, à celui qui fait les œuvres, » ajoute là-dessus l'apôtre saint Paul, « le salaire ne « lui est pas imputé comme une grâce, mais comme « une chose due : mais à celui qui ne fait pas les « œuvres, mais qui croit en Dieu qui justifie le mé- « chant, sa foi lui est imputée à justice<sup>3</sup>. » C'est par la foi que furent sauvés Abel, Hénoch, Noé et tous

<sup>1</sup> Ps. XLIX, 8, 15. — <sup>2</sup> Luc XVIII, 13. — <sup>3</sup> Rom. IV, 4, 5.

tes saints de l'ancienne alliance. C'est par la foi que furent sauvés saint Paul, saint Pierre, saint Jean et tous les saints de la nouvelle alliance. C'est par la foi qu'a été sauvé tout ce qui a été sauvé depuis que le monde est monde. C'est par la foi que sera sauvé tout ce qui sera sauvé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de temps. C'est par la foi que tu peux être sauvé toi-même, qui que tu sois. Ne compte ni sur tes efforts, ni sur tes offrandes, ni sur tes sacrifices, ni sur tes vertus, ni sur rien de ce qui est en toi ou à toi. Mais crois en Dieu et te confie en lui seul, pour être justifié par grâce; pour recevoir la vie éternelle comme un pur don de sa main souveraine et miséricordieuse, à toi impuissant, à toi indigne; et pour être sauvé d'un salut qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, est l'œuvre de Dieu et non la tienne!

Mais que faut-il croire? et quel est donc ce salut gratuit que Dieu daigne nous présenter? Les apôtres vont nous répondre eux-mêmes: « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » Croire au Seigneur Jésus-Christ, c'est une parole que vous avez si souvent entendue, si souvent répétée vous-mêmes depuis votre plus tendre enfance, qu'à peine vous viendrait-il à l'esprit que vous puissiez avoir besoin là-dessus d'éclaircissement. Il en devrait être ainsi, sans doute: un tel éclaircissement, nécessaire pour un païen, ne devrait pas l'être pour des chrétiens. Mais, hélas! consultez-vous bien: si l'on vous invitait en ce moment

à rendre raison de votre foi ; si un homme cherchant, comme le geôlier, ce qu'il doit faire pour être sauvé, venait vous demander ce que croient ceux qui croient en Jésus-Christ, vous sentez-vous tous préparés à lui donner une réponse ferme, précise, capable enfin de le satisfaire et de le sauver ? Il faut donc que non content de vous avoir dit : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, » nous vous développons cette doctrine, et que nous vous « annonçons la parole du Seigneur, » comme Paul et Silas le firent au geôlier. N'attendez pas ici des explications longues et embarrassantes. C'est une chose toute simple et qu'un enfant peut comprendre ; et c'est en partie pour cela même que la plupart ne la comprennent point, parce qu'ils ont trop d'orgueil pour se contenter d'un salut dépourvu de tout éclat ; semblables à ce superbe Naaman à qui ses serviteurs disaient avec tant de vérité : « Si le prophète t'eût dit « quelque grande chose, ne l'aurais-tu pas faite ? Com-  
« bien plutôt dois-tu faire ce qu'il t'a dit : Lave-toi,  
« et tu seras net ! » Au reste, nous n'avons qu'à suivre l'historien sacré : aussitôt après notre texte, il nous fait connaître quelle était la prédication de saint Paul, et comment il développait la même pensée, quelques jours plus tard, dans la synagogue de Thessalonique. « Ils vinrent à Thessalonique où il y avait une syna-  
« gogue de Juifs. Et Paul, suivant sa coutume, s'y ren-  
« dit ; et durant trois sabbats, il disputait avec eux  
« d'après les Ecritures, expliquant et prouvant qu'il

« avait fallu que le Christ souffrît et ressuscitât des « morts, et que ce Jésus qu'il leur annonçait était le « Christ. »

Vous l'entendez de la bouche de saint Paul : croire en Jésus-Christ, c'est croire que Jésus de Nazareth, qui est mort crucifié dans Jérusalem il y a dix-huit cents années, est le Christ, le Messie, le Sauveur prédit dans tout l'Ancien Testament. Aussitôt après que « le péché fut entré dans le monde, et par le péché « la mort, » Dieu, tout en condamnant l'homme coupable, lui promit un Sauveur, et annonça pour les siècles à venir « la semence de la femme qui devait « écraser la tête du serpent<sup>1</sup>, » ou, comme l'explique l'apôtre saint Jean, « le Fils de Dieu qui devait détruire « les œuvres du Diable<sup>2</sup>. » Abel crut à la promesse, et offrit à Dieu en témoignage de sa foi le premier sacrifice, confessant ainsi qu'il avait mérité la mort, et tout ensemble se confiant en la grâce de Dieu pour accepter au lieu de son propre sang celui d'une victime innocente. Dès lors ces trois grandes pensées, le péché de l'homme, la miséricorde de Dieu, et le sang d'un médiateur intervenant entre eux ; ces trois pensées, éclaircies, développées, fécondées de siècle en siècle, ont fait dans tous les temps le fond de la foi de ce peuple élu, que Dieu appellera au dernier jour à la vie éternelle en disant : « Assemblez-moi mes bien-aimés qui ont traité alliance avec moi sur le sacrifice<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Gen. III, 15. — <sup>2</sup> 1 Jean III, 8. — <sup>3</sup> Ps. L, 5.

Deux mille ans se passent : pour le Seigneur, c'est deux jours<sup>1</sup>. Dieu appelle Abraham du sein d'une famille idolâtre<sup>2</sup>, et le choisit par grâce pour en faire le dépositaire de la promesse de grâce. Désormais, ce n'est plus seulement dans la postérité de la femme que le Messie doit naître, c'est dans une famille déterminée, c'est dans la postérité d'Abraham, et sur la terre que Dieu lui a donnée en partage : le Messie promis, dans la famille promise, sur la terre promise. Tandis que tout se prépare pour l'accomplissement de la promesse, la loi proclamée en Sinai rappelle aux peuples consternés qu'elle n'a pour eux que des menaces, et que c'est ailleurs qu'il faut regarder pour être justifié devant Dieu<sup>3</sup> ; la prophétie marque et dégage, de génération en génération, la ligne choisie pour enfanter le Messie, et donne à ceux qui le cherchent des signes auxquels ils le pourront reconnaître, et dont le nombre et la clarté va croissant à mesure que les temps approchent ; enfin, l'Église de l'Ancien Testament l'attend comme Abel, et préfigure par l'immolation de ses victimes le grand sacrifice qui doit expier le péché.

Deux mille ans s'écoulent encore : et le Seigneur vient au monde, dans la personne de Jésus de Nazareth. Il vient « dans une chair semblable à notre chair » de péché<sup>4</sup>. Il accomplit toute la loi, et puis il meurt,

<sup>1</sup> 2 Pierre III, 8. — <sup>2</sup> Jos. XXIV, 2. — <sup>3</sup> Gal. III, 11, 24. — <sup>4</sup> Rom. VIII, 3.

lui, « le Prince de la vie, » pour nous faire vivre, nous qui avons mérité la mort : « il porte nos péchés « en son corps sur le bois, et c'est en lui que nous « avons la rédemption par son sang, la rémission des « péchés<sup>1</sup>. » Le troisième jour, Dieu, le ressuscitant d'entre les morts, le reconnaît à la face du monde entier pour son Fils et accepte sa mort comme un sacrifice pour le péché : « il l'avait livré pour nos offenses, il le « ressuscite pour notre justification<sup>2</sup>. — Alors, tout est « accompli : » Jésus remonte au ciel et s'assied à la droite du Père; et le Saint-Esprit descendant à son tour sur la terre, achève d'y fonder le royaume de Dieu. Voilà la foi du Nouveau Testament. Voilà notre foi. Pour nous, le Messie est venu, et ce Messie, c'est Jésus. Nous croyons au témoignage qu'il s'est rendu à lui-même en disant au monde dans l'attente : « C'est « moi<sup>3</sup>; » et nous nous joignons à cette simple confession de Philippe à Nathanaël : « Nous avons trouvé « celui duquel Moïse et les prophètes ont écrit, Jésus « de Nazareth<sup>4</sup>. » Pour nous, Jésus est cette « semence « de la femme qui devait écraser la tête du serpent. » Pour nous, Jésus est cette « postérité d'Abraham en qui « toutes les familles de la terre devaient être bénies. » Pour nous, en un mot, Jésus est « le Christ qui devait « venir au monde, le Seigneur. » Oui, le Seigneur : né de Marie, mais né du Saint-Esprit; « Fils de

<sup>1</sup> 1 Pierre II, 24; Col. I, 14. — <sup>2</sup> Rom. IV, 25. — <sup>3</sup> Traduction littérale de Jean VIII, 24, 28. — <sup>4</sup> Jean I, 45.

« l'homme, » mais « Fils de Dieu ; » Fils de l'homme, c'est-à-dire homme, Fils de Dieu, c'est-à-dire Dieu ; « Dieu avec nous ; » le Dieu de l'homme pécheur, « notre Seigneur et notre Dieu<sup>1</sup> ! » Nous croyons au Seigneur Jésus-Christ : remarquez bien toute la force de cette expression. Nous ne croyons pas seulement tout cela du Seigneur Jésus-Christ ; mais à cause de tout cela nous croyons au Seigneur Jésus-Christ. Nous nous confions, nous nous abandonnons à ce Sauveur pour être sauvés par lui seul. L'expression de saint Paul a même dans le texte original une énergie particulière que le génie de notre langue n'a pas permis de conserver dans la traduction. Elle signifie : « Crois sur le Seigneur Jésus-Christ. » Le comprenez-vous bien, mes frères ? Assieds sur lui toute l'espérance de ton salut ; bâtis sur lui, ne crains pas d'appuyer, c'est « le rocher des siècles ; » crains seulement d'appuyer ailleurs, hors de lui tu ne trouveras que sable mouvant. Ou encore, comme le Saint-Esprit s'exprime ailleurs : « Crois en Jésus-Christ ; » entre en lui, revêts-toi de lui, et ne te présente devant Dieu que tout enveloppé dans la justice de son Fils. Oui, pauvre géôlier de Philippes, et toi, qui que tu sois dans cette assemblée, crois ainsi au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé !

Tu seras sauvé ! Croire cela, et puis on sera sauvé ! Mais quel mérite y a-t-il dans cette foi pour qu'elle nous sauve ? Écoutez-bien notre réponse, qui n'est pas

<sup>1</sup> Jean XX, 28.

notre réponse, mais la réponse du Saint-Esprit : « C'est  
« par la foi, afin que ce soit par grâce. — Ce n'est point  
« par les œuvres, afin que nul ne se glorifie <sup>1</sup>. » C'est  
précisément parce qu'il n'y a nul mérite dans le salut  
ainsi obtenu, que Dieu a fait choix de ce moyen pour  
nous sauver, afin que nous reconnaissons, à notre  
confusion et à sa gloire, que le salut est l'œuvre de  
Dieu et non de l'homme; qu'à lui seul en appartient  
tout l'honneur; et que si nous sommes sauvés, ce  
n'est pas que nous ayons rien fait qui nous rende  
dignes du salut, mais c'est que ce Dieu miséricordieux  
nous sauve quoique indignes, en nous justifiant « gra-  
« tuitement par sa grâce, » selon ce pléonasme su-  
blime de saint Paul. Ce n'est pas nous qui avons mé-  
rité par nos œuvres la vie éternelle : c'est le Père qui  
nous a élus pour nous donner la vie éternelle par  
grâce, par la foi. Gloire soit au Père! Ce n'est pas nous  
qui avons payé la rançon de nos péchés : c'est le Fils  
qui a fait l'expiation de nos péchés par son propre  
sang. Gloire soit au Fils! Ce n'est pas nous qui avons  
changé nos cœurs : c'est le Saint-Esprit qui a créé en  
nous un cœur nouveau et un esprit nouveau. Gloire soit  
au Saint-Esprit! Gloire soit au Père, au Fils, et au  
Saint-Esprit!

Mais peut-être cette gratuité même que nous admi-  
rons dans le salut proclamé par l'Évangile, scandalise-  
t-elle quelques-uns de ceux qui m'écoutent? Peut-

<sup>1</sup> Rom. IV, 16; Eph. II, 9.

être sont-ils tentés de dire que cette doctrine d'un salut qui s'obtient par la foi et non par les œuvres, doit rendre ceux qui la reçoivent indifférents aux bonnes œuvres et les encourager au péché?... Mon Dieu ! je n'ai point encore entendu accuser le soleil d'obscurcir la nature ; je n'ai point entendu accuser l'eau des fleuves de dessécher les campagnes : et pourquoi faut-il que j'entende accuser ta sainte et sanctifiante doctrine d'encourager au péché ? Mais vous-mêmes qui osez tenir un pareil langage, y avez-vous bien réfléchi ? Y aurait-il véritablement dans cet auditoire une âme assez ingrate, assez noire pour raisonner de cette manière : Si je croyais que Dieu m'eût tant aimé que de me sauver par pure grâce, au prix du sang de son Fils unique et bien-aimé, je ne craindrais plus de lui déplaire ? Ah ! s'il pouvait se trouver parmi vous un homme ayant la foi en Jésus-Christ avec de telles pensées, qu'il sache que sa foi ne le sauverait pas. Car il est écrit : « La foi sans les œuvres est morte ; » et encore : « Sans la sanctification nul ne verra le Seigneur. » Mais qu'il sache aussi qu'en recevant dans un tel esprit la doctrine que nous prêchons, il ne recevrait point en effet la doctrine que nous prêchons, mais une autre doctrine que son imagination prévenue y aurait substituée. Quoi qu'il en soit, « c'est au fruit qu'on connaît l'arbre ; » et si quelqu'un avait de toi de si indignes pensées, doctrine de mon Sauveur, défends-toi toi-même, tu n'as pas besoin de mon faible secours !

Ils t'accusent de stérilité : réponds-leur, « arbre de vie, » en secouant sur leur tête ingrate les fruits dont tu es chargé ! Encourage-t-elle au péché le geôlier de Philippes, cette doctrine de la grâce, lorsqu'il conduit dans sa maison et nourrit à sa table ces serviteurs de Dieu que naguère il avait enfermés et tourmentés ; lorsqu'il lave avec un tendre soin leurs plaies qu'il avait jusque-là non-seulement négligées, mais irritées par sa barbarie ; lorsqu'il se fait baptiser par leurs mains avec toute sa famille, malgré ce peuple qui les maudissait hier, malgré ces gouverneurs qui lui avaient commandé de les tenir étroitement emprisonnés, et qui lui inspiraient il n'y a qu'un moment une telle frayeur qu'il allait se donner la mort pour échapper à leur vengeance ? Encourageait-elle au péché Paul et Silas, lorsqu'ils quittaient tout, bravaient tout, souffraient tout, et portaient partout leur vie dans leurs mains pour faire partager à leurs semblables le bonheur dont ils jouissaient eux-mêmes ; lorsque déchirés de coups, les mains enchaînées, les pieds dans des ceps, ils chantaient les louanges du Dieu pour lequel ils enduraient tous ces maux ; lorsque indifférents à leurs propres souffrances, ils ne se laissaient émouvoir que par le péril de leur gardien, et sauvaient à la fois son corps et son âme ? Encourageait-elle au péché les Polycarpe, les Ignace, les Irénée, et tous ces glorieux martyrs de l'Église primitive, quand forcés de choisir entre l'apostasie et la torture, entre le culte

des faux dieux et les supplices les plus raffinés, ils choisissaient les tortures et les supplices, et qu'ils exhalaient leur dernier soupir en priant pour leurs bourreaux, comme avait fait leur Maître, et en les pressant de se convertir? Encourageait-elle au péché les Luther, les Zwingli, les Calvin, et tous ces bienheureux réformateurs, quand ils élevaient aux yeux des peuples l'Évangile éternel; quand ils régénéraient par leur prédication des familles, des villes, des nations entières; quand il n'y avait ni menaces pour les ébranler, ni promesses pour les séduire; quand cité devant une assemblée où siégeait tout ce qu'il y avait de plus puissant dans le monde, et pressé de se rétracter et d'enseigner d'autres maximes, l'un d'eux, Luther, ne trouva que cette réponse : « Me voici. Au nom de « Dieu, je ne puis parler autrement. Dieu me soit « en aide! » Que dirai-je encore? Encourageait-elle au péché les Chrysostome, les Augustin, les Bernard, les Wickleff, les Huss, les Jérôme de Prague, les Pascal, les Claude Brousson, les Zinzendorf, les Whitfield, et tous ces grands flambeaux de la foi évangélique, quand ils faisaient « luire devant tous les « hommes la lumière de leurs bonnes œuvres; » quand ils n'avaient de vie que pour glorifier Dieu et pour servir le prochain; quand ils étonnaient le monde par leur sainteté plus encore que par leur doctrine, et quand l'un d'entre eux, lord Cobham, justifiant la foi de Wickleff son maître contre cette même imputation que

nous repoussons en ce moment, parlait ainsi à ses juges à la veille de son martyre : « Je ne sais rien de tout ce que vous me dites. Mais je sais une chose : c'est que jusqu'au jour que j'ai cru en cette sienne doctrine tant méprisée, je n'ai jamais abandonné le péché. » Mais est-il besoin de tant invoquer les témoignages de l'histoire, et ne suffirait-il pas d'appeler à votre propre sentiment, ô vous qui osez renouveler contre la doctrine de la grâce cette objection usée de la sagesse du siècle? Soyez sincères avec vous-mêmes : ne sentez-vous pas au dedans de vous que, bien loin de vous encourager au péché, cette doctrine, si vous veniez à la recevoir, vous obligerait à y renoncer? Et que sais-je? ne serait-ce pas pour cela même que vous répugnez à la recevoir? Une si grande réforme à faire, tant de péchés à abandonner, tant de plaisirs douteux à quitter, enfin cette vie chrétienne qui vous semble n'avoir que des privations et des sacrifices : oui, ne serait-ce pas là le vrai motif qui éloigne de la foi plusieurs de vous? mais un motif qu'on n'ose avouer et qu'on ne craint pas de déguiser sous un air de jalousie pour cette même sainteté dont on ne veut pas? Ah! s'il en était ainsi pour vous, mes chers auditeurs... Mais je vous épargne; et je ne veux aujourd'hui que vous montrer combien c'est mal connaître la foi chrétienne que de la croire ennemie de votre bonheur.

Ce n'est pas, assurément, que vous puissiez entrer

dans la vie chrétienne sans rompre absolument avec le péché. Ce n'est pas non plus que vous y puissiez entrer sans renoncer, je ne dis pas seulement au monde, mais ce qui est plus dur encore pour le cœur naturel, sans renoncer à vous-mêmes. Mais c'est que cette vie de renoncement et de sainteté, que vous vous figurez triste et insupportable, est pleine au contraire d'une joie meilleure que toutes celles du monde. J'en prends encore à témoin notre geôlier. Quel autre a plus à réformer, plus à quitter, plus à souffrir peut-être qu'un païen qui se déclare pour l'Évangile haï et persécuté? Eh bien, regrette-t-il sa vie passée? redoute-t-il la carrière sainte qui s'ouvre devant lui? Non : mais « il se réjouit avec toute sa maison ayant cru en Dieu. » J'en prends encore à témoin cet officier éthiopien qui ayant cru et reçu le saint baptême, « continue son chemin « plein de joie. » J'en prends à témoin le Seigneur, qui n'a jamais trompé personne et qui disait à ses disciples peu avant de les quitter : « Je vous ai dit ces choses, « afin que ma joie demeure en vous et que votre joie « soit parfaite. » Que dis-je? je vous en prends à témoin vous-mêmes; oui, vous-mêmes. Quel est le meilleur, selon vous, pour le geôlier de Philippes : la faveur de ses maîtres, l'approbation d'un monde idolâtre et la facilité d'une conscience pervertie; ou ce contentement intérieur et saint qu'il ressent pour la première fois en recueillant les apôtres, en lavant leurs plaies, en se faisant baptiser avec tous les siens? Quel

est le meilleur, selon vous, pour Paul et Silas : le repos, le bien-être, la vie peut-être à laquelle ils renoncent ; ou ce contentement intérieur et saint qui remplit leurs cœurs jusque dans les plus amères souffrances, et qui leur fait chanter des cantiques dans un moment où vous n'auriez su peut-être à leur place que vous plaindre et vous désespérer ? Quel est le meilleur, selon vous, pour vous-mêmes, mes chers frères : cet honneur du monde, ces plaisirs du monde, cette souillure du monde dont l'Évangile vous demande le sacrifice ; ou ce contentement intérieur et saint, cette paix de la conscience, cette assurance de pardon, cette patience dans les épreuves, cette tranquillité dans la mort, que vous ne connaîtrez qu'en recevant l'Évangile et en vous donnant à Jésus-Christ ? Et pourtant qu'est-ce que cette imparfaite image que vous en pouvez concevoir, au prix de cette réalité dont nous vous souhaitons, dont nous demandons à Dieu pour vous la bienheureuse expérience ? Ah ! si vous saviez ce que c'est que d'avoir Dieu pour père, Jésus-Christ pour frère, le Saint-Esprit pour guide et pour consolateur ! Si vous saviez ce que c'est que de pouvoir se dire chaque matin en se réveillant : Mes péchés me sont pardonnés, et en s'endormant le soir : Si mon âme m'est redemandée cette nuit même, je serai avec Dieu ! Si vous saviez ce que c'est que d'avoir Dieu toujours accessible, toujours présent, toujours propice, et de pouvoir s'entretenir avec lui, à toute heure du jour ou de la nuit, comme un enfant

avec son père, comme un ami avec son ami ! Si vous saviez ce que c'est que de connaître Jésus-Christ, que de servir Jésus-Christ, que de souffrir pour Jésus-Christ, que de vivre à Jésus-Christ, que de mourir en Jésus-Christ : si vous le saviez, vous vous donneriez à lui, ne fût-ce que pour le bonheur qui vous serait assuré dans la vie chrétienne !

N'hésitez donc plus. Soyez fidèle : fidèle à Dieu, fidèle à vous-même. Fuyez la colère à venir. « Séparez-vous de la génération perverse. » Croyez aujourd'hui, et aujourd'hui vous serez sauvé ; et aujourd'hui « vous vous réjouirez ayant cru en Dieu. » Il n'est pas plus impossible à Dieu de vous renvoyer croyant, d'incrédule peut-être que vous êtes entré dans ce temple, qu'il ne lui a été impossible de mettre la foi, avec ses plus beaux fruits, dans le cœur du geôlier en cette même nuit où il avait levé sur lui-même une main criminelle ; ou qu'il ne lui a été impossible de convertir Lydie près du fleuve, Zachée sur son arbre et le brigand sur la croix ! Amen.